

Jacques parti, je redevins un meuble du mobilier familial. J'étais toujours à l'endroit fixé, et quand nous sommes partis vers la ville de Bohême où mon père avait reçu la direction d'une usine de textiles, je me laissai joindre à l'expédition.

Là-bas, je passais mes soirées sous la table du salon avec le chien, je serrais sa tête contre moi, sentais son souffle sur mon visage, prenais sa fourrure dans mes mains. Je chuchotais : Harras ! et le berger posait sa patte sur mon bras et me regardait de ses grands yeux noirs, sa langue me léchait. D'en bas, je voyais mon père assis dans le fauteuil à feuilleter son journal, et ma mère à la table de couture, la main et l'aiguille allant et venant. Sur le divan dans un coin de la pièce, mon frère lisait son manuel, et dans l'autre coin, Irène ma sœur penchait ses yeux myopes sur une lettre. La pièce était propre et chaude, rideaux blancs aux fenêtres, les livres alignés sur les étagères, l'horloge dans le vestibule. Et j'étais moi aussi un détail de cet ensemble représentatif, dont l'image était fixée une fois pour toutes. Le fragment de ce foyer que je représentais était soigné et mis au net comme les autres, la crasse qui suintait de moi était continuellement nettoyée. On ne se demandait jamais d'où venait cette crasse intolérable que je sécrétais, on se contentait de me frotter, brosser sans relâche, à force de polir on oubliait la souillure. Quand ma mère me jetait un regard par-dessus le bord de ses lunettes, une vive souffrance me brûlait et m'aurait presque forcé à ramper vers elle pour lui lécher la main. Je me serrais contre le chien, lui et moi faisons partie du même silence.

Ma vie n'était qu'une attente morne de la catastrophe. Mon père pliait son journal et se levait. Il disait qu'il était temps d'aller se coucher. Chacun de nous se dégageait lentement de son trou. Nous disions bonsoir à ma mère. Elle nous étreignait comme pour un long voyage, nous serrait et nous embrassait. Avec mon père, les adieux étaient contractés, mal à l'aise. Je lui tendais parfois la main, en veine de réconciliation, mais je ne recueillais alors que le bout de ses doigts froids et secs, qui se reprenaient vite. Je m'esquivais avec mon frère, le chien venait aussi. Nous sortions dans le jardin sans feuilles et revenions à nos jeux, qui mimaient la dérive de notre vie. Au hasard des champs boueux et des bois, nous nous transformions

en explorateurs. Nous inventions des êtres sans précédent, des tissus de pièges et de périls. Nous composions des documents qui, une fois passés au noir de charbon et à l'encre rouge, révélaient que l'un de nous se trouvait prisonnier ou en imminence de mort. A l'aide de réseaux d'espionnage compliqués, l'autre le délivrait du fond des prisons ou des griffes de l'Inquisiteur. Il me semblait être plus proche de la vie dans ces jeux que lors de mon travail dans la mansarde. C'était comme des psychodrames où nous réglions nos comptes avec l'émigration, mon travail, lui, n'était qu'une façon d'éviter la vie et de me cacher.

Ma chambre était dans l'appartement de la propriétaire, au dernier étage de la villa. J'avais à traverser le vestibule pour y arriver. Cette veuve vivait là, au milieu de ses pots de fleurs et de relents acides de chou. Lorsque je poussais la porte, sa tête grise émergeait de la végétation ou d'une niche, et ses yeux rapprochés me fixaient sans douceur. Du matin au soir, elle traînait ses savates, son balai et ses os dans ce vestibule. Je bouclais ma porte et fixais un mouchoir devant le trou de la serrure. La nuit seule me délivrait de cet espionnage. Alors je me retrouvais dans le silence violent d'un espace vide, avec mes toiles, mes livres et ma musique. Je mettais une sourdine au gramophone avec une couverture. La musique me parvenait de très loin, comme un rêve de libération. J'étais dans ma caverne et mes mains dansaient sur le rythme. La musique entraînait dans mon sang et dans les vibrations de mes nerfs, dans mon poulx et dans l'air que je respirais. Puis j'allais vers les livres, ces voix d'un autre monde, j'entrais en relation anonyme avec tous ceux qui parlent et cherchent leur voie par le monde, les livres étaient des messages secrets, des bouteilles à la mer. Ils vont vers ceux qui leur ressemblent.

Partout, dans les villes lointaines, sur les rivages morts, au fond des forêts vivaient de ces êtres seuls, leur voix venait souvent d'entre le royaume des morts. L'idée de cette solidarité me consolait. Il me semblait que celui dont je lisais le livre devait sentir ma présence, et quand je me mettais moi-même à écrire, je savais que d'autres guettaient ma voix à travers toute la rumeur qui nous séparait.

La première fois que je lus le nom de Haller sur la couverture d'un livre, cela évoqua pour moi un autre Haller, héros d'un conte de mon enfance. Et celui-là, un jardinier qui avait vécu